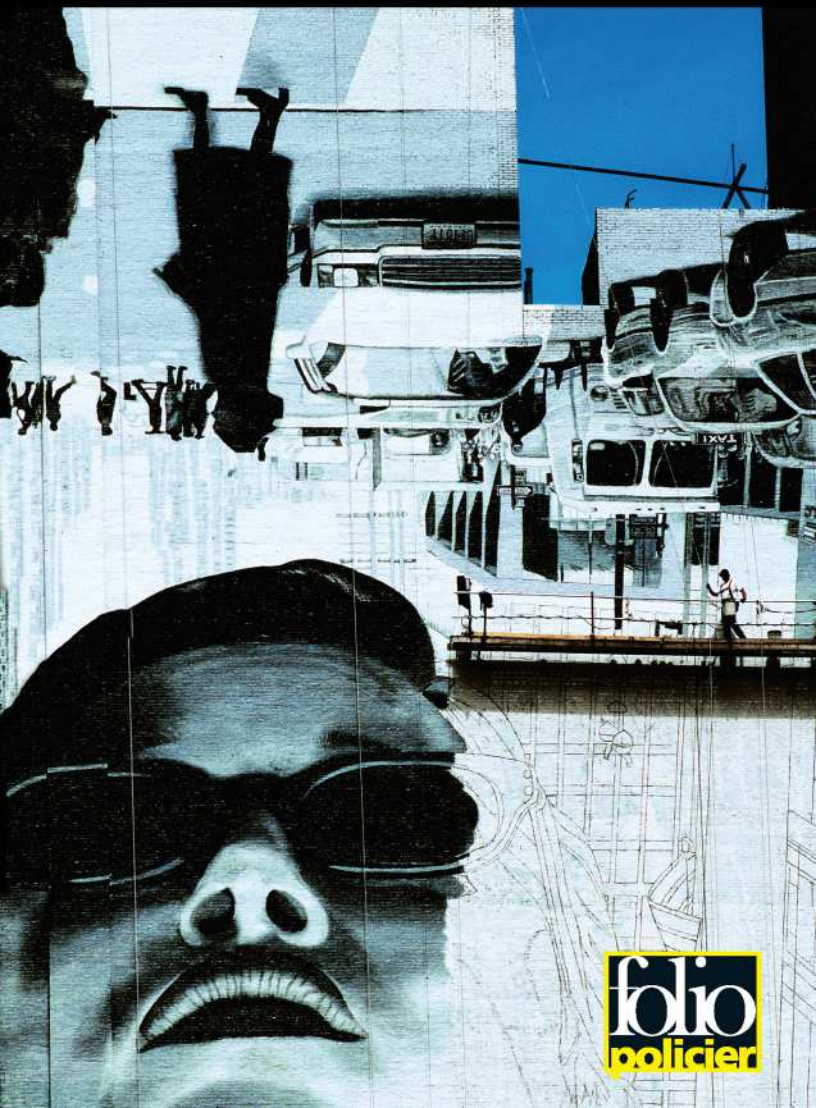


Bernhard Schlink

Le nœud gordien



FOLIO POLICIER

Bernhard Schlink

Le nœud gordien

*Traduit de l'allemand
par Patrick Kermann
et revu
par Françoise Merle*

Gallimard

Titre original :

DIE GORDISCHE SCHLEIFE

© Diogenes Verlag AG Zürich, 1988.

© Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française.

Bernhard Schlink, né en 1944 et auteur du roman mondialement connu *Le liseur*, a exercé la profession de juge et est l'auteur de plusieurs romans policiers couronnés de grands prix. Il a créé en 1985, avec Walter Popp, le personnage du détective privé Gerhard Selb que l'on retrouve dans *Un hiver à Mannheim* et *La fin de Selb*.

PREMIÈRE PARTIE

Georg rentrait chez lui. À Aix-en-Provence, il quitta l'autoroute pour prendre la route nationale. De Marseille à Aix, il n'y pas de péage, mais d'Aix à Pertuis oui. De quoi se payer un paquet de cigarettes.

Georg en alluma une. Son voyage à Marseille n'avait servi à rien. Le patron du cabinet de traductions qui lui donnait parfois du travail n'avait rien pour lui.

— Je vous ai déjà dit que je vous appellerai quand j'aurai quelque chose à vous proposer. En ce moment, on n'a rien.

M. Maurin avait le regard soucieux, il disait sans doute la vérité. Il était propriétaire de l'affaire, mais il dépendait des commandes de Mermoz S.A., les Industries aéronautiques toulonnaises. Quand un projet européen de construction d'hélicoptère de combat — dont Mermoz S.A. assurait la part française — était compromis, Maurin se retrouvait sans rien à faire. À moins que, une fois encore, Maurin n'ait tenté de négocier des tarifs plus élevés, et que, par mesure répressive, on ne

lui ait pas donné de travail. Ou que Mermoz ait fini par mettre sa menace à exécution et engagé ses propres traducteurs.

Sur la route montante qui conduisait vers l'arrière-pays aixois, le moteur se mit à tousser et la voiture à caler fréquemment. Georg était en sueur. Oh non, pas ça, pas ça. Il avait acheté cette vieille Peugeot trois semaines auparavant, lorsque ses parents étaient venus de Heidelberg pour le voir et qu'ils lui avaient donné de l'argent.

— Si tu en as vraiment besoin pour ton travail...

Son père lui avait dit ça en glissant deux mille marks dans la boîte posée sur le buffet, où Georg rangeait son pécule.

— Tu sais bien que maman et moi, nous ne refusons jamais de t'aider. Mais depuis que je suis à la retraite et que ta sœur a un enfant...

Et Georg avait dû subir l'éternel discours... Ne lui était-il pas possible de trouver un autre travail, plus proche de chez lui, plus satisfaisant, quelles raisons l'avaient poussé à quitter son cabinet d'avocats à Karlsruhe, pourquoi ne pas rentrer en Allemagne maintenant que son histoire avec Hanne était terminée, voulait-il laisser tomber ses vieux parents, n'y avait-il pas autre chose dans la vie que de penser seulement à soi-même, etc.

— Tu veux que ta maman meure dans la solitude ?

Georg sentit la honte l'envahir quand il se rendit compte que, au fond, tout ce que son père lui disait le laissait indifférent, et que le plus impor-

tant, pour lui, c'était les deux mille marks qu'il avait reçus.

Le réservoir d'essence était presque plein et Georg avait récemment remis de l'huile et changé le filtre. Logiquement, il ne devait pas y avoir de problème. Tout en continuant sa route, Georg écoutait son moteur comme une mère guette le souffle de son enfant fiévreux. La voiture ne toussait plus. Mais une espèce de martèlement ? Un petit frottement, un grincement ? Pendant trois semaines, Georg avait été content de conduire sans craindre la moindre panne. Et maintenant c'était parti. Georg s'arrêta à Pertuis, fit des courses au marché et but une bière dans un bar. On était au début du mois de mars, il n'y avait pas encore de touristes. Le stand de produits locaux, herbes de Provence, miel, savon, essence de lavande, qui, en été, était constamment assailli par des Allemands et des Américains, était déjà démonté. D'autres marchands avaient rangé leurs produits dans des cageots. Les nuages étaient lourds et il faisait chaud. Le vent se leva, secouant les toiles des stands. Ça sentait la pluie.

Georg s'appuya contre l'embrasure de la porte, à l'entrée du bar, son verre à la main. Il portait un jean, une veste en cuir brun râpé sur un pull bleu, et une casquette de couleur sombre. Il paraissait détendu, de loin on aurait pu le prendre pour un jeune paysan qui venait de faire son commerce au marché et prenait l'apéro. De près, son visage avait des rides profondes, sur le front et autour de la bouche, un sillon marquait son menton, et il

avait les yeux fatigués. Georg enleva sa casquette et se passa la main sur la tête. Ses cheveux s'étaient éclaircis. Ces dernières années, il avait pris un coup de vieux. Autrefois, il portait une barbe et on lui attribuait un âge variant entre vingt-cinq et quarante ans. Maintenant il en faisait nettement trente-huit et même davantage.

Les premières gouttes se mirent à tomber. Georg se réfugia à l'intérieur du bar où il aperçut Maurice, Yves, Nadine, Gérard et Catherine. Eux aussi se débrouillaient tant bien que mal, en faisant des petits boulots, en vivant aux crochets de leur femme ou de leur copine, de leur copain ou de leur mari, selon les cas. Gérard et Catherine étaient les mieux lotis, il tenait un petit restaurant à Cucugnan, et elle était libraire à Aix. Lorsque la pluie se mit à tomber vraiment et que chacun paya sa tournée de pastis, Georg se sentit apaisé. Il finirait bien par y arriver, et eux aussi. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté Karlsruhe, et il ne s'était jamais laissé aller. Il avait digéré sa séparation d'avec Hanne. Quand il s'engagea sur la route grimpeante qui délimite la vallée de la Durance au nord, le soleil se mit à percer. Du sommet, on pouvait voir la vaste dépression où viennent mourir les derniers contreforts du sud du Luberon, les vignobles, les vergers et les cultures maraîchères, un étang, des fermes isolées, des bourgades, pas plus grandes qu'un village, mais pourvues d'un château ou d'une grande église ou encore de fortifications en ruine. Un monde miniature, comme ceux dont on rêve dans l'enfance,

et qu'on s'amuse à reproduire avec ses jeux de construction. Georg aimait ce paysage, en automne et en hiver, quand tout est brun et que la fumée s'élève des cheminées et recouvre les champs. Et maintenant, il se réjouissait de le contempler dans sa verdure printanière et dans une lumière d'été. Le soleil se réfléchissait sur l'eau de l'étang et sur les serres. Il arriva à Ansouis, petite ville fortifiée solidement accrochée à un sommet. Après avoir franchi une allée de cyprès et un pont de pierre élevé, on arrivait au château. Georg passa sous le pont, tourna une première fois à droite, continua à rouler sur quelques mètres, puis tourna de nouveau à droite, s'engageant sur un chemin caillouteux envahi par la végétation. Sa maison se trouvait en plein milieu des champs, juste avant Cucugnan.

Georg et Hanne s'y étaient installés deux ans auparavant. Quitter Karlsruhe n'avait pas été une mince affaire : différends avec son collègue de travail dans le cabinet d'avocats, pleurs et reproches de l'ex-ami de Hanne, querelles avec la famille, angoisse de devoir couper définitivement les ponts avec eux. Ce qui, à l'origine, se voulait un geste de libération par rapport à sa terre natale et à ses contraintes professionnelles, devint vite une attitude de fuite en avant. À Paris, où ils avaient voulu s'établir dans un premier temps, ils n'avaient pas trouvé d'emploi, avaient habité dans des piaules répugnantes, et leur relation avait commencé à se dégrader. Cucugnan avait représenté un nouveau départ. Georg adorait cette petite ville, qu'il avait découverte pendant un séjour de vacances, et il espérait trouver un boulot à Aix ou Avignon. Les premières semaines furent à nouveau très pénibles. Mais Georg obtint rapidement un emploi intérimaire de projectionniste en Avignon et ils trouvèrent la maison.

Elle leur plut, et ils apprécièrent particulièrement

le fait qu'elle soit isolée, sur un versant sud, entourée de cerisiers et de pruniers, de champs de tomates et de melons. Que la façade et le jardin soient exposés au soleil du matin au soir, et que sous le balcon qui couvrait toute la largeur du premier étage, on puisse trouver l'ombre et la fraîcheur. Qu'il y ait deux vastes chambres en bas et trois en haut. Que la maison comporte un appentis où Hanne pourrait installer son atelier. Elle dessinait et peignait.

Ils allèrent récupérer leurs meubles et le chevallet de Hanne à Karlsruhe. Georg créa un jardin aromatique, Hanne aménagea son atelier. Lorsque la présence de Georg ne fut plus nécessaire au cinéma où il travaillait, Hanne trouva un boulot provisoire dans une imprimerie. Puis, ensemble, ils firent la moisson. L'hiver qui suivit, Georg reçut les premiers travaux de traduction de Maurin. Quand l'argent vint à manquer, Hanne décida d'aller passer deux mois à Karlsruhe, chez ses parents. Ceux-ci étaient riches et voulaient bien aider leur fille, mais pas à Paris, pas à Cucugnan, et pas avec Georg. Les deux mois prévus en devinrent quatre, et Hanne ne revint qu'à Noël, et pour la dernière fois, afin de récupérer ses affaires personnelles. Le camion où elle entassa l'armoire, la table, le lit et les fauteuils, ainsi que quatorze cartons de déménagement et son chevallet, était conduit par son nouvel ami. Georg hérita des deux chats.

À vingt-cinq ans, Georg avait épousé Steffi, sa camarade de classe de Heidelberg, il en avait

divorcé à trente, et, durant toutes ces dernières années, il avait vécu plus ou moins longtemps avec des femmes, au gré des rencontres. À trente-cinq ans, il avait fait la connaissance de Hanne et s'était dit que cette fois-ci, c'était la bonne.

Il adorait s'enivrer de discours théoriques. Mariage entre camarades de classe, amours d'adolescence, collaboration entre avocats, fumeurs et non-fumeurs, actifs et méditatifs, intelligence artificielle et intelligence innée, adaptabilité au réel, renoncement à ces réalités, vraie vie. Mais l'exaltait surtout la question des relations. Leur processus, la réciprocité des sentiments, leur développement, progressif ou non. Leur évolution, relative ou non aux circonstances de leur éclosion, leurs éventuels changements radicaux. Leurs critères de qualité, relatifs à leur durée ou, au contraire, à leur épanouissement, total mais éphémère. Sur la nécessité incontournable de découvrir l'âme sœur, sur son incontestable existence dans le monde, ou, au contraire, sur la nécessité de faire un effort vers l'autre impliquant un changement de vie radical, une mobilité. Affinités profondes, gémellité ou complémentarité ?

Hanne excellait sur le plan théorique. Elle était toute différente de lui, ni intellectuelle ni bavarde, mais spontanée, directe, amante merveilleuse tout autant que partenaire active et autonome pour mettre en œuvre des projets communs. Elle m'aide, pensait-il, à faire tout ce que j'ai toujours voulu faire sans en avoir jamais eu le courage.

Seul au monde avec deux chats, le projet d'un livre dont il devait en principe écrire la fable et que Hanne devait illustrer et qui en était resté aux premières lignes, égaré dans cette maison trop grande pour lui, croulant sous les charges, Georg ne se complaisait plus dans les théories. Hanne le quitta en février — les voisins n'avaient pas souvenir d'un hiver aussi froid —, et souvent Georg se demandait où il allait trouver l'argent pour payer le mazout. Parfois il aurait aimé discuter avec elle à propos de l'échec de leur relation. Mais elle ne répondait pas à ses lettres, et on lui avait coupé le téléphone.

Il réussit à passer l'hiver et l'année suivante. Il aurait peut-être pu survivre avec les traductions de Maurin. Mais ces travaux venaient, quand ils venaient, de façon irrégulière. Alors, il écrivit des lettres à tout le monde, postula pour n'importe quel type de traductions, des traductions littéraires, techniques, proposa à des avocats français ses connaissances en droit allemand et à des journaux allemands des articles sur la Provence. Aucune réaction. Il était d'autre part incapable d'utiliser le temps libre dont il disposait de ce fait. Il avait certes la tête pleine de sujets de reportages, de projets de récits et de romans policiers. Mais ce qui dominait son esprit, c'était l'angoisse : quand Maurin allait-il le rappeler ? Et, lorsque le téléphone était coupé, une fois encore, il s'interrogeait : quand dois-je l'appeler ? Il avait parlé d'après-demain. Mais si, demain, il recevait des travaux et n'arrivait pas à me joindre ? Est-ce

qu'il les garderait pour moi ou est-ce qu'il les donnerait à quelqu'un d'autre ? Il vaut peut-être mieux que j'attende demain ?

Comme tous les hommes malheureux, il devenait insupportable. Comme si le monde lui était redevable de quelque chose et qu'il lui fallait le lui faire sentir. Parfois il entraît plus ou moins en conflit avec ce monde. Lorsqu'il venait de poster trois lettres à des employeurs potentiels, trois lettres selon lui irrésistibles, lorsqu'il avait terminé un travail et avait de l'argent en poche, qu'il se retrouvait le soir chez Gérard, au Bon Vieux Temps, lorsqu'il rencontrait des amis qui s'en sortaient mal comme lui mais gardaient l'espoir, lorsqu'il soignait son jardin aromatique, que le feu brûlait dans la cheminée et que la maison sentait la lavande qu'il venait de couper et de suspendre au-dessus de l'âtre, qu'il avait de la visite d'Allemagne, une vraie visite, pas quelqu'un qui venait chez lui juste pour faire une halte avant de descendre en Espagne, quand il avait une idée de fable, qu'il rentrait et que la boîte aux lettres était pleine, alors là, il n'était pas aussi insupportable et malheureux. En automne, la chatte du voisin avait mis bas, et Georg avait adopté Dopy, un chaton noir à pattes blanches. Les deux autres s'appelaient Blanche-Neige et Sneezzy. Blanche-Neige était aussi un mâle, tout blanc.

Ce jour-là, lorsque Georg rentra de Marseille et descendit de la voiture, les chats vinrent se frotter contre ses jambes. Ils attrapaient assez de souris

dans les champs, mais ils les lui apportaient et préféraient la nourriture en boîte.

— Salut, les chats, me voilà de retour. Pas de travail aujourd'hui, rien du tout, et demain non plus. Vous vous en fichez ? Ça ne vous dérange pas ? Blanche-Neige, tu es grand, tu devrais comprendre que, sans travail, on ne mange pas. Toi, Dopy, c'est différent. Tu es petit, tu es idiot, et tu ne sais rien. — Georg le prit dans ses bras et alla vers la boîte aux lettres. — Regarde, Dopy, nous avons reçu une bonne grosse enveloppe qu'un bon gros éditeur nous a envoyée. Il ne nous reste plus qu'à espérer que, à l'intérieur, il y ait une bonne grosse nouvelle.

Il ouvrit la porte de la maison qui donnait directement dans la cuisine. Il y avait dans le frigo une demi-boîte de nourriture pour chats et une demi-bouteille de vin blanc. Georg donna à manger aux animaux et se versa à boire, alluma la chaîne, ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse et emporta le verre et l'enveloppe pour s'asseoir dehors dans le fauteuil à bascule. Il continuait à parler avec les chats et avec lui-même, comme il en avait pris l'habitude au cours de l'année passée.

— L'enveloppe peut attendre. Elle ne va pas s'envoler. Vous avez déjà vu une enveloppe s'envoler ? Ça ne dérangera personne que je remette ça à plus tard. Si c'est une bonne nouvelle, le verre de vin servira à fêter l'événement, si c'est une mauvaise, il me consolera.

Georg avait lu un roman français qui lui avait plu et qui n'était pas traduit en allemand. Un

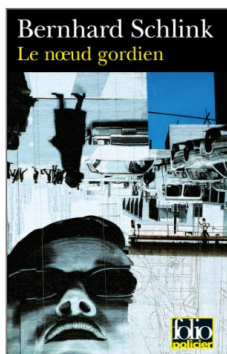
roman qui pouvait faire un tabac et devenir un livre culte. Un roman qui correspondait au style de publications de cette maison d'édition. Georg avait envoyé le livre et un essai de traduction.

Cher monsieur Polger, nous vous remercions de votre envoi en date du... C'est avec un grand intérêt que... sommes reconnaissants d'avoir attiré notre attention... correspond effectivement à notre collection... négociations avec Flavigny... En ce qui concerne votre offre de traduction, nous devons malheureusement... Nous travaillons depuis de nombreuses années avec un traducteur qui... Vous prions de comprendre que... Ci-joint votre traduction que vous avez eu l'amabilité de nous...

Bande de porcs. Y me piquent mes idées. Y se sentent même pas obligés de me donner de l'argent, un autre boulot ou même de m'en promettre un pour l'avenir. Deux semaines, j'ai passé, à faire ce bout d'essai, deux semaines pour rien et encore rien. Bande de porcs.

Georg se leva et balança un coup de pied dans l'arrosoir.

145194



Le nœud gordien

Bernhard Schlink

Cette édition électronique du livre
Le nœud gordien de Bernhard Schlink
a été réalisée le 08 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070340767 - Numéro d'édition : 152330).

Code Sodis : N52444 - ISBN : 9782072468926
Numéro d'édition : 241989.